

Festivals - Le 8^e Carrousel international du film de Rimouski

Les enfants ont la vie dure

Marco de Blois

Numéro 53, janvier–février 1991

Cinéma américain II : les marges, les acteurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22386ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Blois, M. (1991). Les enfants ont la vie dure. *24 images*, (53), 53–53.

les enfants ont la vie dure

par Marco de Blois

Quarante courts et longs métrages étaient présentés cette année, dont vingt en compétition, au huitième Carrousel international du film de Rimouski, festival s'adressant au jeune public. Le jury était composé de jeunes recrutés un peu partout en Amérique et en Europe. Marie-Stéphane Gaudry et Kesnamelly Neff, les deux vedettes de *Pas de répit pour Mélanie*, agissaient comme présidentes.

Manuel ou le fils emprunté, de François Labonté, a remporté tous les honneurs : Camério du meilleur long métrage, du meilleur acteur (Francisco Rabal), une mention musique et le prix Humanitas pour les valeurs véhiculées. Un jeune *bum* reçoit de son père une éducation trop stricte. Ayant fait une fugue, il trouve dans la personne et les enseignements d'un vieil anarchiste rescapé de la guerre d'Espagne l'occasion d'assouvir sa soif de révolte. Tout à fait incohérent, ce film débattre d'anarchie avec un grand A sans jamais la mettre en scène, faisant du personnage de Manuel un zombie qui ne connaît de l'anarchie que des citations ronflantes contenues dans un bouquin, et ce à grands coups d'hystériques envolées musicales (on dirait des oumpapahs de fanfare locale servis à la sauce *heavy metal*) et d'images esthétisantes assénées comme dans le plus bourgeois des clips. Gageons que les jurés ont été sensibles à la réalisation tout de même vigoureuse, et qu'ils se sont fortement identifiés au jeune personnage.

Les enfants de la plantation de thé, du Taïwanais Yang Li-Kuo, a été bien apprécié par le public mais moins choyé dans les prix (Camério meilleure actrice, Lie Shu Zheng). Ce film parle de révolte avec moins



PHOTO: JACQUES TOUGAS

Francisco Rabal et Nuno da Costa dans *Manuel, le fils emprunté* de François Labonté. Camério du meilleur long métrage

d'aveuglement pourtant. Ah Ming est un jeune garçon pauvre dont la mère est morte et le père préoccupé par la nécessité de faire vivre sa famille. À l'école, ses dessins sont remarqués par Kuo, un jeune instituteur, pour leur expressivité et leur liberté. Or c'est le dessin du fils du maire qui est choisi pour représenter l'école à un concours national. Ah Ming meurt par la suite, au bout de son désespoir et de sa colère. Kuo, entre-temps, envoie un dessin du jeune garçon à un concours international. Ce dessin gagne le prix, on honore tardivement le défunt à la mairie, mais au loin la voix de Ah Ming résonne librement... Mélodrame poignant, *Les enfants...* exploite l'imaginaire vivace jusque dans son traitement, utilisant pour marquer le contraste le figurativisme des dessins du fils du

maire et l'immobilisme qu'ils inspirent.

Dans *Mon père vit à Rio* (aucun prix), le Néerlandais Ben Sombogaart propose à sa jeune héroïne (Lisa) un père de remplacement qu'elle refuse. Elle veut voir son vrai père, mais celui-ci est en prison et sa mère est incapable de le lui avouer. Le spectateur, à qui on fait craindre le pire, est maintenu dans l'expectative: quand sa mère lui dira-t-elle la vérité et surtout que prépare la fillette? Le film se termine de façon tragique. Si le choix de totalement culpabiliser la mère est discutable, on peut cependant apprécier la construction savamment cruelle du récit, chose rare dans le cinéma pour enfants.

Parlant de cruauté, on est étonné du choix que font les scénaristes d'ailleurs de faire

mourir leurs jeunes personnages et de leur réserver des fins tragiques. Nécessité dramatique qui témoigne d'un engagement fictionnel. Au Québec, les enfants sont traités avec un «respect» qui frise la condescendance, comme si les enfants, à travers leurs jeux parfois macabres, ne comprenaient pas le sens symbolique d'une mort. Aucun jeune spectateur n'est pourtant sorti traumatisé de la salle du Carrousel! ■